

→ Dossier de presse

Mis en page par Les Bancs Publics



©Jeremy Meysen

→Théâtre

Pourama Pourama

Texte, conception et interprétation **Gurshad Shaheman**

11 → 21 mars

Du mer 11 au sam 14 et du mar au sam 21 à 19h

TnBA – Salle Vautier + Studio de création –

Durée 4h30 avec repas et entractes

Service communication

Maud Guibert / m.guibert@tnba.org

Hugo Lebrun / h.lebrun@tnba.org

Marie Voisin / m.voisin@tnba.org



**Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine**
Direction **Catherine Marnas**
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org

POURAMA

POURAMA

GURSHAD

SHAHEMAN



ÉQUIPE

Texte, conception et interprétation
Gurshad Shaheman

Conception et régie vidéo
Jeremy Meysen

Création sonore, enregistrement et mixage
Lucien Gaudion

Régie Plateau et Périssables
Amer Ghaddar

Création lumières et régie générale
Aline Jobert

Regard Dramaturgique
Youness Anzane

Scénographie
Mathieu Lorry-Dupuy

DURÉE

L'ensemble de la performance dure 4h30, découpé en 3 parties :

- *Touch me* : 1h15 environ
- *Taste Me* : 1h15 (comprenant un repas)
- *Trade me* : 1h40

Avec 2 entractes de 10 minutes entre les parties.

MENTIONS

Production

Festival Les Rencontres à l'échelle — Les Bancs Publics (Marseille)

Coproduction

Pôle des arts de la Scène — Friche la Belle de Mai (Marseille)

La Ferme du Buisson — Scène Nationale de Marne-la-Vallée

Ce projet a bénéficié d'une résidence d'écriture au Bazis en Ariège.

Remerciements : festival ZOA (Paris), Sabrina Weldman

Gurshad Shaheman est artiste associé au CDN Normandie-Rouen et au théâtre des Tanneurs à Bruxelles, il est également accompagné par Le Phénix, scène nationale Valenciennes dans le cadre du Campus du Pôle Européen de la Création.

CALENDRIER

11-21 mars 2020	Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine	Bordeaux
12-15 février 2020	Théâtre Les Tanneurs	Bruxelles
3-4 avril 2019	CCT le Manège – Scène nationale	Maubeuge
8-17 mars 2019	Nouveau Théâtre de Montreuil	Montreuil
17-19 janvier 2019	Théâtre de Liège	Liège (Belgique)
28-31 mai 2018	Festival TransAmériques	Montréal (Canada)
18-19 mai 2018	CDN Orléans/Loiret/Centre	Orléans
16-17 mars 2018	Le Phénix - Scène Nationale	Valenciennes
3 au 7 octobre 2017	CDN Normandie-Rouen	Rouen
7-8 mai 2017	Festival Passages	Metz
10-11 février 2017	CCAM - Scène Nationale	Vandœuvre-lès-Nancy
21 et 22 octobre 2016	Festival international des arts de Bordeaux La Manufacture Atlantique	Bordeaux
15 au 23 avril 2016	Théâtre de l'Echangeur	Bagnolet
26 novembre 2015	Festival Les Rencontres à l'échelle Friche la Belle de Mai	Marseille
5 juin 2015	Centre de Culture ABC	La Chaux-de-Fonds (Suisse)
27-28 mars 2015	Théâtre Denis	Hyères
19-22 novembre 2014	Festival Les Rencontres à l'échelle	Marseille
15-16 novembre 2013	Festival Les Rencontres à l'échelle	Marseille

dernière mise à jour 03/2019

CONTACTS

Gurshad Shaheman — gurshad@gmail.com

Diffusion & production

Charlotte Clary — coordination@lesbancspublics.com — 04 91 64 60 00

Communication & presse

communication@lesbancspublics.com — 04 91 64 60 00

« En 2010, je visite la rétrospective consacrée à Marina Abramovic au MOMA. Je suis frappé par la manière qu'elle a de répercuter l'Histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, assez épurées et toujours en mettant son corps en jeu.

J'allais rassembler tous mes outils - mon rapport à la littérature, ma maîtrise de la mise en scène, mon bagage d'acteur - et les mettre au service d'une forme différente et entièrement personnelle. »

Gurshad Shaheman

LE PROJET

Pourama Pourama est l'aboutissement d'un travail au long cours mené sur trois ans. Au départ, il y avait une performance d'une heure, *Touch me*, dans laquelle je revenais sur ma petite enfance passée aux côtés de mon père dans l'Irak des années 80 pendant la guerre Iran-Irak. A l'issue des présentations publiques, j'avais comme un goût d'inachevé. Il manquait un grand pan de l'histoire : la moitié maternelle. Alors, s'est imposée à moi, l'écriture de *Taste me* où je raconte mon adolescence passée seul avec ma mère, notre exil d'Irak et mes premiers pas dans l'apprentissage du français. Mais le puzzle restait encore incomplet. Enfant dans le premier texte, adolescent dans le second, il manquait mon entrée dans l'âge adulte. J'ai alors écrit *Trade me*¹ : récit final qui vient clôturer cette quête d'une identité et affirmer l'apparition d'un « je » émancipé des deux figures parentales.

En novembre 2014, lors d'une présentation de maquette au festival des Rencontres à l'échelle où, pour la première fois, je donnais à entendre les trois textes ensemble, j'ai réalisé à quel point les trois pièces, bien qu'écrites dans des temporalités différentes, étaient indissociables. Il m'a alors paru évident que ce que je considérais au départ comme un ensemble de trois entités indépendantes et complémentaires n'était en réalité qu'une seule et longue pièce, chaque partie ne prenant vraiment son sens plein qu'à la lumière des deux autres. J'ai alors décidé de reprendre l'ensemble et de retravailler le lien entre les trois formes pour en faire les trois actes d'une même pièce, intitulée mystérieusement *Pourama Pourama* en référence à un passage clé du texte. L'ensemble forme un objet hybride à la croisée du théâtre, de l'installation sonore et de la performance. Dans chaque acte, la place du spectateur est repensée de manière à lui proposer une expérience sensorielle et immersive.



L'été 1982, frontière de l'Irak. J'ai 4 ans.

1: *Touch me*, *Taste me* et *Trade me* se traduisent respectivement en français par touche-moi, goûte-moi, et achète-moi.

« Nous voilà dans la Jeep sous le soleil harassant de l'après-midi.

– Tu vois cette colline, là-bas ? C'est la frontière. Les irakiens montent la garde là-haut... Tiens, tu as vu ça ?

– Quoi ?

– Le petit scintillement là-haut ! C'est le reflet du soleil dans leurs jumelles.

Je ne vois rien. Dans un sifflement strident un obus traverse le ciel et s'écrase sur la chaussée à quelques centaines de mètres devant nous. Mon père ne modifie ni sa trajectoire, ni sa vitesse. Nous roulons droit vers le point de l'impact.

– Descends on va faire une photo.

Je descends. Une fumée grise s'élève de la chaussée éventrée. L'œil collé dans le viseur, mon père règle son Canon.

– Prends un éclat d'obus dans la main.

Le premier débris que je touche, me brûle les doigts.

– Ramasse-le !

– Mais ça brûle !

– Ramasse, ne fais pas de manière.

Sur la photo, on me voit accroupi au bord du cratère, le soleil dans les yeux, un débris noir entre les doigts. Nous reprenons notre route. Plus rien ne peut nous arriver : nous avons vaincu la mort. »

Touch me – extrait

ACTE I TOUCH ME

Mon père construit des ponts et des tunnels. Son action modifie le paysage de façon définitive. Il trace des routes qui relient les villages reculés du désert iranien ou les hameaux des montagnes d'Azerbaïdjan à la *civilisation*. Pendant les huit ans de guerre qui opposèrent l'Iran à l'Irak dans les années 80, mon père travaillait au front. A portée de tirs de l'ennemi, la journée, il restait terré avec son équipe dans les tranchées, et, la nuit, il reconstruisait sans lumière les routes détruites par l'armée irakienne. J'avais 4 ans, quand il a décidé de m'emmener visiter son chantier sur le front Iran-Irak. C'était sa manière de me montrer le Monde. Il m'a toujours élevé dans l'espoir de me voir reprendre son flambeau. Mais moi, j'ai pris une toute autre voie. Ce que mon père bâtit est censé perdurer, fait de béton, de métal et de roc. Ce que je construis est par essence éphémère, fait de mots, de lumières et de gestes.

Aujourd'hui, nous vivons non seulement sur deux continents différents mais aussi dans deux réalités disjointes. La distance géographique, culturelle et idéologique qui nous sépare me semble parfois infranchissable. Mais il en existe une autre, plus intime et bien plus difficile à nommer : celle, physique, que mon père a toujours maintenue entre sa main et mon corps. Durant toute mon enfance, je n'ai reçu de lui ni coups, ni caresse. Dans l'espace vide qui sépare sa main de mon corps s'est cristallisée l'essence même de ce que je suis. C'est cette séparation qui constitue la colonne vertébrale de *Touch me*.

J'ai imaginé un dispositif participatif. A son arrivée, chaque spectateur se voit remettre un masque à l'effigie de mon père qu'il devra porter tout au long de la performance. Puis, il pénètre dans un espace vide où huit haut-parleurs diffusent une bande enregistrée où ma voix égraine des souvenirs liés à mon père. Cette parole fragmentaire est soutenue par la composition musicale de Lucien Gaudion. Au bout d'une vingtaine de minutes, la voix se tait et je me place au milieu du public masqué. Pour continuer d'entendre ma voix, les spectateurs devront établir un contact physique avec moi. Dès que le contact se rompt, la bande s'arrête. L'auditoire se relaye ainsi dans un ballet improvisé, une sorte de rituel païen, pour mener le texte à son terme.



Touch me.

« Tu sais, même si je rencontre un homme, il ne me sera jamais aussi proche que toi. Tu es mon fils. Nous deux, on se connaît tellement bien, on n'a même pas besoin de parler. Un regard suffit pour qu'on se comprenne. »

Taste me – extrait

ACTE II TASTE ME

Le public pénètre dans une réception. Habillé des vêtements de ma mère, j'accueille les invités dans un salon de fortune où, disposés sur des tables basses, les attendent des mezzés orientaux. Au fond de la salle une cuisine de bric à broc où je vais préparer à vue un plat traditionnel iranien : un ragout de viande aux citrons séchés et lentilles jaunes servi sur son lit de riz safrané. Les haut-parleurs déroulent le ruban de ma vie avec elle : notre arrivée en France, mon apprentissage du français, mes crises d'adolescence et ma tendresse d'adulte pour celle qui déjà a tant vieilli. Installé confortablement, l'invité voyage dans le temps et les Orient et même s'il pressent qu'il y a un secret, une ombre grise qui plane sur ce repas joyeux, il occulte les indices semés au fil du récit. Il pense encore pouvoir échapper à la révélation qu'il pressent terrible. Mais la révélation aura lieu. Sans cela ce ne serait pas un vrai repas de famille.



Taste me, © Anne-Sophie Popon.

« Mes origines fonctionnaient toujours jusque-là comme un mystère pour mes partenaires que ce soit les amants d'une nuit ou les compagnons d'un bout de vie. Le persan qu'ils m'entendaient parler au téléphone avec ma mère ou qu'ils m'entendaient fredonner par-dessus une chanson de Googoosh était pour eux une musique impénétrable et pour moi une arme de séduction. Je jouais de mon statut d'objet de désir exotique. »

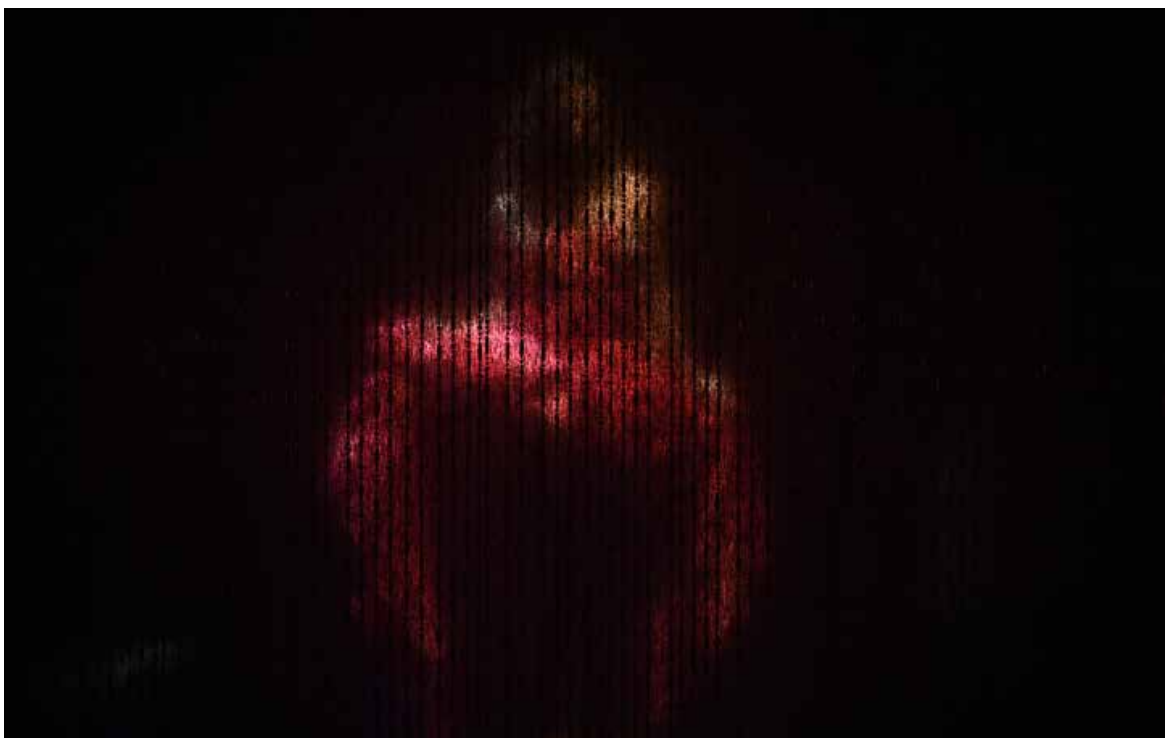
Trade me – extrait

ACTE III TRADE ME

Mes parents ont modelé mon corps social et intime. Volontairement ou malgré eux, ils ont fait du trajet qui m'a mené de ma prime enfance à ma préadolescence un long apprentissage d'une dépossession de soi. A 17 ans, je vis mon premier amour. Sous le regard amoureux de mon fiancé, j'entame la conquête de mon propre corps et c'est encore sous son regard impuissant et incrédule que je pousse ma quête jusqu'aux extrêmes limites.

J'ai 19 ans quand un monsieur d'un certain âge me propose 80 francs pour un bref rapport sexuel. Je n'ai pas besoin de l'argent. Cependant, j'accepte. C'est un premier pas dans la marchandisation de mon corps. D'autres suivront. Au départ, je crois que monnayer mon corps est une manière concrète de me l'approprier : si je peux le vendre c'est qu'il est bien à moi. Mais je me trompe. La motivation des clients est rarement l'acte sexuel en soi tout comme ma motivation n'est jamais l'argent. C'est bien autre chose qui se joue lors de ces rencontres tarifées. Pour en démêler l'écheveau complexe, *Trade Me* écarte le voile et expose en plein soleil ces amours payantes jusque-là calfeutrées derrière les rideaux tirés de chambres de fortune.

Au centre de l'espace vide, se dresse un cube dont les parois en perles roses peuvent être totalement opaques ou devenir transparentes selon l'éclairage. À l'intérieur, dérobée aux yeux du public par un jeu de lumières, est restituée ma chambre d'étudiant d'où, équipé d'un micro, je déroule le fil de mes histoires d'amour tarifées ou non. À son arrivée, chaque spectateur reçoit un ticket portant un numéro. Il est libre de se mouvoir à sa guise autour de la structure centrale et se placer où bon lui semble. Puis, au bout d'une quinzaine de minutes, un numéro s'affiche sur les écrans qui surplombent les faces du cube. Le spectateur, ainsi tiré au sort, est invité à pénétrer à l'intérieur et à partager avec moi, le temps d'un fragment de récit, l'intimité de ma chambre. Tout au long de la performance, un subtil jeu d'ombres et de lumières révèle ou cache au public les détails de ce qui se déroule à l'intérieur du cube.



AXES DE RECHERCHE

C'est en 2010, à New-York que j'ai le déclic pour passer à mes propres créations. Je visite la rétrospective consacrée à Marina Abramovic au MOMA. Le choc est tel que j'y retourne trois fois de suite. Je suis frappé par la manière qu'elle a de répercuter l'Histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, assez épurées et toujours en mettant son corps en jeu. En plus de la rétrospective retraçant un grand pan de son œuvre, elle a créé spécialement pour le MOMA la performance *The Artist is Present*. Assise à une table au milieu d'un grand carré délimité au sol, elle fixe le vide devant elle. Les spectateurs sont conviés à venir s'asseoir, un par un, sur la chaise qui lui fait face à l'autre bout de la table et à la regarder dans les yeux. Ce qui se joue à ce moment-là est indescriptible. Elle a réussi à matérialiser la rencontre à l'état pur. Je comprends alors ce à quoi je veux travailler. Je ne veux plus faire de la mise en scène mais de la mise en présence.

J'allais rassembler tous mes outils – mon rapport à la littérature, ma maîtrise de la mise en scène, mon bagage d'acteur – et les mettre au service d'une forme différente et entièrement personnelle. Faire exploser les carcans du théâtre, me débarrasser du personnage, de la dichotomie scène/salle, enlever tout l'artifice et casser la convention pour laisser émerger autre chose. Raconter l'intime, retracer le parcours d'une vie, passer en revue les brèches, les scissions, soulever les pansements du temps pour voir dans quel état sont les plaies et surtout questionner ma place dans le monde.

Mais pour cela, il fallait que comme à la table de Marina, le spectateur vienne s'asseoir en face de moi et darde ses yeux au fond des miens. Les objets scéniques que je fabrique sont plus à définir comme des expériences sensorielles que des spectacles. Les dispositifs que je mets en place sont assez simples formellement mais toujours d'une efficacité redoutable. La base de mon travail est autofictionnel, mais ce qui m'importe n'est pas de livrer mon histoire – qui n'est qu'une parmi des millions – mais de faire résonner cette histoire chez le visiteur à l'endroit qui lui est le plus intime. C'est pourquoi, il est toujours au cœur du dispositif. Pour que la présentation ait lieu, il est toujours obligé de s'impliquer. Tout est pensé pour que cela se fasse sans brutalité. Mes objets travaillent en douceur à rompre la tranquillité de l'autre. A la sortie, si j'ai atteint mon but, quelque chose en lui se sera déplacé.

Il y a quelques années, j'ai vu l'exposition consacrée à Munch à Beaubourg. Vers la fin de sa vie, il avait une tâche dans l'œil. Et bien, il la peignait dans le paysage ! Les seules œuvres qui me bouleversent vraiment sont celles où l'artiste propose une vision unique et très personnelle du monde. Depuis, je travaille à peindre ma toile avec la tâche que j'ai dans l'œil.

Gurshad Shaheman

GURSHAD SHAHEMAN

PARCOURS



© Jeremy Meysen

Gurshad Shaheman a été formé à l'Ecole Régionale d'Acteur de Cannes (ERAC). En tant qu'acteur, assistant à la mise en scène ou encore traducteur du persan, il a notamment collaboré avec Thierry Bédard, Reza Baraheni, Thomas Gonzalez ou Gilberte Tsai. Soutenu par Julie Kretschmar et le festival Les Rencontres à l'échelle depuis 2012, il écrit et interprète ses performances dont les trois premières regroupées sous le titre *Pourama Pourama*. Ce triptyque a été cité dans les Inrocks parmi les 5 meilleurs spectacles de 2015. Il est également membre actif des cabarets *Bas Nylons* dirigés par Jean Biche à Bruxelles et produit ses propres soirées sous le label *Cabaret Dégenré*.

Lauréat en 2017 de la Villa Médicis Hors les Murs - Institut français, il est également accompagné par Le Phénix, scène nationale Valencienne dans le cadre du Campus du Pôle Européen de la Création.

Cette année, il joue dans *AK47*, adaptation d'un roman d'Oliver Rohe, dirigé par Perrine Maurin avec qui il collabore régulièrement en tant qu'acteur et dramaturge. Artiste associé au CDN de Normandie-Rouen depuis 2017, il joue dans *Andromaque* de Racine, mis en scène par Damien Chardonnet-Darmaillacq.

LUCIEN GAUDION CRÉATEUR SONORE

Lucien Gaudion hybride arts plastiques et sonores et se propose d'établir une mise en adéquation optimale entre approches conceptuelles et perceptuelles. Elève en classe d'électroacoustique avec Pascal Gobin, il dirige des ateliers sur les lutheries OMNI de Patrice Moullet sous la tutelle de Guy Reibel. En Juillet 2013, il fut invité en résidence par l'association Otto-prod avec Guillaume Stagnaro à Maribor en Slovénie, où plusieurs installations visuelles et sonores furent réalisées et présentées (*Hémicycle*, *Géologie Sonore*, *Anechoïc Mandala*...). En Juin 2013, il est sélectionné pour le prix de la fondation Destellos, art science et technologie. De 2010 à 2012 il prend part à la programmation de la galerie des grands bains douches de la Plaine à Marseille, il assiste également l'artiste Mohamed Bourouissa dans le projet *L'Utopie* d'August Sander. Il participe depuis deux années au festival Reevox organisé par le GMEM dans lequel il diffuse ses pièces électroacoustiques. Il est membre d'un groupe de recherche en musiques improvisées avec Pascal Gobin depuis 2011. En 2009, il fonde le label indépendant *Daath* ainsi que la revue sonore *Ura*. Par ailleurs, il collabore régulièrement avec le théâtre. Il a notamment fait la création musicale des spectacles de Thomas Gonzalez, *Tribunes I*, en 2010, au festival Imaginez maintenant au fort Saint-Jean à Marseille ; *Tribunes II* en 2011 ; *Machin la Hernie*, en 2009 au festival Actoral à Montevideo.



MATHIEU LORRY DUPUY SCÉNOGRAPHE

Après ses études aux Arts décoratifs de Paris et différents assistanats notamment auprès de Robert Wilson, Mathieu Lorry Dupuy crée sa première scénographie pour le metteur en scène Michel Cerda en 2008 au TNS pour Et pourtant ce silence ne pouvait être vide de Jean Magnan. Depuis il collabore notamment avec Thierry Roisin, Laurent Gutmann, Alain Béhar, Marie-Christine Soma et Jacques Vincey. Parmi ses créations récentes auprès de ces metteurs en scène : *Les Vagues* de Virginia Wolf avec Marie-Christine Soma, (2010) et *La Vie est un rêve de Calderon* avec Jacques Vincey (2012).



“Avant tout, un espace doit soutenir les acteurs, les porter, les accompagner en trouvant le meilleur rapport possible pour que le texte soit entendu. Chaque création demande une théâtralité différente qui peut être orientée vers le symbolique, l'abstraction ou l'illusion en laissant libre l'imaginaire du spectateur. Mon principal objectif est de servir la représentation.”

- Ça veut dire quoi « pourama pourama » ?
- Quoi ?!!
- « Pourama pourama », ça veut dire quoi ?

Taste me – extrait



CONTACTS

PRODUCTION
FESTIVAL LES RENCONTRES À L'ÉCHELLE
LES BANCS PUBLICS
04 91 64 60 00
WWW.LESBANCSPUBLICS.COM

GURSHAD SHAHEMAN
GURSHAD@GMAIL.COM